

Signes certains de la reprise des affaires.

S'il nous en faut croire les nouvelles qui nous arrivent soit d'Europe — Angleterre, France, Italie, Autriche, etc.; soit de ce côté-ci de l'Atlantique, des ports du nord-est de l'Union, les réserves de céréales, de grains et autres matières alimentaires commencent à s'épuiser dans l'ancien monde.

Les feuilles d'arbres dans l'alimentation du bétail.

Dans les années de disette de fourrage surtout, on pourra donner aux animaux comme nourriture en vert les feuilles d'un grand nombre de nos arbres.

L'EXPLORATEUR ANDRÉE ET SES COMPAGNONS.

Les probabilités sur son expédition.

On est toujours sans nouvelles de l'expédition Andrée, partie le 11 juillet dernier de l'île des Danois, à la conquête du pôle Nord.

Une longue pratique a permis à l'explorateur Andrée de croire qu'en se laissant emporter par un courant favorable et en naviguant de trente degrés contre le vent il pourrait atterrir, sinon au pôle même, du moins dans un endroit qui n'en sera pas éloigné.

Il se peut que l'Andrée, après avoir dépassé les banquises polaires, ait atterri soit en Sibirie, soit au Canada.

pris, à tout hasard, la langue tongouse, idiome des tribus sauvages qui sont dispersées dans ces lointaines régions.

La distance qui sépare le Spitzberg — point de départ de l'expédition Andrée — du pôle Nord est d'environ 1,200 kilomètres.

Les trois voyageurs espèrent franchir en ballon. Grâce à un système de guides-ropes et de cônes-ancres, le ballon se tiendra constamment à une altitude de deux cents mètres seulement.

L'emploi des guides-ropes est évidemment très pratiqué dans ces régions où l'on ne rencontre ni maisons, ni fils télégraphiques, mais la vitesse de l'aérostat sera considérablement atténuée.

On ne peut pas se leurrer de trop pessimistes conjectures. Avant de partir, M. Andrée a déclaré que si les courants atmosphériques lui étaient favorables, il pourrait accomplir son audacieuse entreprise en une quinzaine de jours.

M. Andrée s'est-il plus heureux dans la nomenclature de la science? Il faut le souhaiter pour la science.

On se souvient de la fin tragique du pauvre Castelmary, la célèbre basse, mort sur la scène, au moment où le rideau tombait sur le deuxième acte de « Martha ».

UNE BONNE ACTION.

On se souvient de la fin tragique du pauvre Castelmary, la célèbre basse, mort sur la scène, au moment où le rideau tombait sur le deuxième acte de « Martha ».

DE TOUT UN PEU.

Une mission en France.

On annonce de Belgrade que le commandant Kadinolach, adjudant du roi, a été chargé par le ministre de la guerre, général Miskovitch, d'une mission spéciale en France, pour y surveiller la fabrication des nouvelles pièces d'artillerie de forteresse commandées récemment, au nombre d'une cinquantaine, à la maison Carlet, et pour y traiter de la livraison de 100,000 fusils Lebel.

Deux condamnations.

Les débats du procès Botcheff, à Philippopol, sont terminés. Le capitaine Botcheff, ancien aide de camp du prince Ferdinand, était accusé d'avoir, de complicité avec le préfet de police Novelitch, et avec l'aide du gendarme Vassileff et du cocher Bogdan, assassiné son ancienne maîtresse, Anna Simon, jeune originaire de la Hongrie.

Le télégraphe de Pékin au « Times » que le grand conseiller Li Hung Tsao, principal adversaire de Li Hung Chang, est mort.

On annonce que dans le courant du mois prochain le prince Bismarck ira rendre visite au général de Waldere à Altona.

LE ROI DES BELGES.

L'élévation du roi des Belges au rang d'amiral à la suite dans la hiérarchie de la marine allemande, a en son écho à la Chambre des représentants.

La Colonne de la Bastille.

Le 28 juillet... en 1840, on inaugura la colonne de la Bastille, élevée à la mémoire des événements de juillet.

Sur la lanterne se dresse la fameuse statue qui représente le Génie de la Liberté montrant à tous les peuples, après avoir brisé ses chaînes, le flambeau qui doit éclairer la civilisation.

CHODRUC DUOLOS.

M. Le Pelletier qui célèbre « les glorieuses » rapporte, à propos de Chodruc-Duclos l'incident suivant: « Ce Chodruc-Duclos, médisant fantaisiste, était le Diogène du Palais Royal, Royaliste militant, à Bordeaux et à Paris, aux premiers jours de la Restauration, il s'était acquis une certaine célébrité par de nombreux duels avec les officiers bonapartistes en demi solde.

Il se promenait, dépensant sa vaillance, il affectait de traîner ses haillons dans Paris pour faire honte à la maison royale. Il se promenait, dépensant sa vaillance, il affectait de traîner ses haillons dans Paris pour faire honte à la maison royale.

Toujours le voyage de Russie.

D'ici le définitif coup de sifflet de la locomotive officielle, il y aura encore quelques changements dans le programme du séjour de M. Faure en Russie.

Après le grand dîner à l'ambassade de France, il parcourra avec les personnages de sa suite les principales rues de la ville brillamment illuminées.

Le programme du quatrième jour comprendra une visite des navires français par la famille impériale, un déjeuner offert à M. Félix Faure, à sa suite et au personnel de l'ambassade de France par Nicolas II.

Quarante combats victorieux livrés à Samoury du 3 au 17 mars 1897, la prise de la base de ravitaillement de l'ennemi, qui de son camp, sous des succès et non des échecs.

DOUCE VENGEANCE.

Certaines histoires de potence rappellent les vieux contes moyenâgeux de Balzac.

Quelques années de la vie de la jeune fille, elle a été mariée, elle a été veuve, elle a été pauvre, elle a été riche, elle a été malade, elle a été guérie.

LE ROI DES BELGES.

L'élévation du roi des Belges au rang d'amiral à la suite dans la hiérarchie de la marine allemande, a en son écho à la Chambre des représentants.

La Colonne de la Bastille.

Le 28 juillet... en 1840, on inaugura la colonne de la Bastille, élevée à la mémoire des événements de juillet.

Sur la lanterne se dresse la fameuse statue qui représente le Génie de la Liberté montrant à tous les peuples, après avoir brisé ses chaînes, le flambeau qui doit éclairer la civilisation.

Chicago et de Brooklyn.

Les deux premières comptent aujourd'hui vingt-cinq fois plus d'habitants qu'au commencement du siècle. La population s'est accrue, à Chicago, dans la proportion de 1 à 245; à Brooklyn, elle est 339 fois plus considérable qu'en 1800.

Le « Temps » de Paris a reçu du lieutenant-colonel Monteil la lettre suivante: Herblay (Seine-et-Oise), 28 juillet 1897.

Monsieur le directeur. On nous met sous les yeux le numéro de votre journal du 18 du courant. Je lis sous la rubrique « Affaires coloniales » Boule du Niger: Le désastre de la mission Henderson, venant après l'échec de la colonne Monteil, etc., etc.

Après le grand dîner à l'ambassade de France, il parcourra avec les personnages de sa suite les principales rues de la ville brillamment illuminées.

Après le grand dîner à l'ambassade de France, il parcourra avec les personnages de sa suite les principales rues de la ville brillamment illuminées.

Après le grand dîner à l'ambassade de France, il parcourra avec les personnages de sa suite les principales rues de la ville brillamment illuminées.

DOUCE VENGEANCE.

Certaines histoires de potence rappellent les vieux contes moyenâgeux de Balzac.

Quelques années de la vie de la jeune fille, elle a été mariée, elle a été veuve, elle a été pauvre, elle a été riche, elle a été malade, elle a été guérie.

Quelques années de la vie de la jeune fille, elle a été mariée, elle a été veuve, elle a été pauvre, elle a été riche, elle a été malade, elle a été guérie.

MOTS DE LA FIN.

A la foire un pain d'épices, dans la baraque de la femme géante: « Je vous reconnais, dit un visiteur... Vous vous êtes mariée l'année dernière à la fête de Neuilly. — Vous vous trompez certainement, monsieur... Je ne suis géante que depuis quinze jours! »

Un journal de province, enregistra un don important d'un anonyme au Bureau de bienfaisance, fait suivre l'information de la judiciaire réflexion suivante: « Nous croyons être l'interprète de la population tout entière en adressant nos plus chaleureux remerciements aux généreux anonymes dont le nom restera attaché au souvenir de cette bonne œuvre. »

que je ne saurais sacrifier à l'ambition de mes parents malgré toute l'affection que je leur porte.

« Inutile d'insister, rien ne saurait me persuader d'épouser ce mannequin habillé à la mode qui traîne son écrasante nullité de salon en salon. »

« Je veux, moi, pouvoir être fière de celui dont je porterai le nom. »

« Après tout elle n'avait pas tort. Par acquit de conscience toutefois je tente un dernier effort. »

« N'auriez-vous pas quelque autre motif pour refuser ce brillant mariage? Peut-être en aimez-vous un autre? »

« La dessus elle rougit et d'un air mécontent: « Monsieur, votre amitié vous donne des droits, mais pas celui de m'adresser une pareille question. »

vos facultés, de votre génie, avec un enthousiasme qui tenait de l'éloquence.

A ses yeux vous êtes l'homme le plus remarquable du siècle, destiné à jouer un rôle tout à fait exceptionnel.

Bref, je ne veux pas trop faire souffrir votre modestie.

Wallace Bryant garda un moment le silence, puis changeant de voix: « Sérieusement, mon cher, savez-vous que Mlle de Saint-Albin est un superbe parti? »

« Superbe, en effet, répliqua assez sèchement Gaston. — Elle aura douze millions de dot, et quant à ses espérances, elles sont incalculables. »

« Ce mariage ne vous tente-t-il donc pas? demanda l'Américain après une pause. — Non. — Pourtant une pareille fortune... — Peu m'importe, interrompit Gaston, je ne me marierai jamais par intérêt. — Maintenant, si nous changeons de sujet de conversation? Voilà plus d'une heure que nous discutons sur Mlle de Saint-Albin. Les deux hommes alors se mirent à parler de philosophie, d'histoire et de littérature. Très instruit, M. Wallace Bryant avait sur toutes ces questions les aperçus d'un esprit large et clair. Il fit à son jeune ami des ré-

flexions sur les péripiéties de sa vie, qui avait dû être aventureuse, et décrivit les mœurs, coutumes et usages des divers peuples qu'il avait visités, ainsi que les différents codes de morale variant selon le degré des latitudes.

« Sabissant l'ascendant de l'Américain, Gaston l'écouloit avec un intérêt passionné. — A son tour il fit part à son nouvel ami de ses rêves, ses ambitions, ses espérances. — Ni l'un ni l'autre ne s'aperçurent de la fuite du temps, et il était plus de deux heures du matin lorsque enfin Wallace Bryant se leva pour partir. — Quelle bonne soirée vous m'avez fait passer! s'écria Gaston en le reconduisant; j'espère que vous la renouvellerez souvent! — Je ne demande pas mieux, mais une autre fois il faudra nous séparer à une heure moins tardive. — Ils se serrèrent la main, et Wallace Bryant partit. — En entrant dans sa chambre à coucher, Gaston fut très étonné d'apercevoir Antoinette qui, assise près de la cheminée, l'attendait le feu. — Comment, Toinon, tu n'es pas encore dans ta chambre? lui demanda-t-il. — La Normande se leva et, s'approchant de Gaston, d'une voix bourrue: — Dis-moi, elle avait gardé

l'habitude de le tutoyer, — quel est donc cet homme qui est resté toute la nuit à bavarder avec toi? — Cet homme! tu es polie pour mes connaissances; c'est un monsieur américain. — Un Américain; tu es sûre qu'il n'est pas Français? — Non, ma bonne. Bonsoir. Antoinette demeura un moment pensive, les sourcils froncés. — Et il habite Paris depuis longtemps ton Américain? — Mais non, mais non; il a toujours vécu en Amérique. Antoinette poussa un soupir. — Je me suis trompée, murmura-t-elle très bas. C'est égal, ajouta-t-elle à haute voix, je te conseille, moi, de l'éviter, cet homme roux; il ne me revient pas du tout et quel que chose me dit qu'il te portera malheur. — Bab! s'écria Gaston avec impatience. — Maintenant bonsoir, et laisse-moi, je te tombe de sommeil. — Antoinette sortit de la chambre en martotant entre les dents quelques inintelligibles paroles. — Décidément elle baisse la pauvre femme, grommela Gaston. Et soudain: Relisons donc ma lettre. — Alors ouvrant sa porte sans bruit, comme s'il eût craint d'éveiller l'attention de son ancien-ne bonne, il regarda à pas étouffés son cabinet de travail, ouvert docilement son secrétaire, saisit la mystérieuse missive et la lut pour une dernière fois. — L'amour qui passe et m'appelle! se dit-il avec un sourire d'émotion. — Et longtemps allongé dans un fauteuil, la tête renversée, les bras ballants, fermant les yeux, il rêva. — V. CHARLES MOUREILLES. — Il avait amplement réalisé toutes les ambitieuses espérances de ses parents, le jeune Charles Moureilles, que nous avons vu petit enfant remplir des éclats de sa voix au timbre très juste les corridors de l'hôtel Lachenaye. — Maintenant, il est vrai, ce n'étaient plus les naïves romances populaires: « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie! », ou bien: « Espoir charmant, Sylvain m'a dit je t'aime! », qui lui faisait entendre comme antrefois, alors que ces chansons avaient parfois amené un sourire jusque sur les lèvres des blessés recueillis par Faustine. — Charles Moureilles avait aujourd'hui vingt-six ans. — Il était grand et bien fait, sa physionomie aux traits irréguliers était ouverte et franche. Sur son front large et carré, un vrai front de musicien, se déta-

chait encore la petite cicatrice de la blessure que, dans un transit de rage jalouse, le petit Gaston lui avait faite avec un soldat de plomb.

Bien qu'il fût loin de posséder la beauté de sa sœur, ses yeux bleus avaient une expression de douceur et d'intelligence qui rappelait parfois le céleste regard de Lucile.

Fidèle à la promesse faite à Mme Moureilles, Faustine n'avait rien négligé pour donner à son fils d'adoption tous les moyens de développer ses facultés musicales.

A seize ans, entré dans la classe d'harmonie au Conservatoire, il avait enlevé coup sur coup un accessit d'abord, un premier prix plus tard.

L'année suivante il avait donné son premier concert. Mme de Lachenaye avait voulu qu'il poursuivît sa carrière musicale au Conservatoire en entrant dans la classe de composition; mais Charles Moureilles, désireux de se suffire à lui-même et de ne pas être une charge pour sa bienfaitrice, lui avait annoncé sa résolution de gagner au plus tôt sa vie.

Maintenant il donnait des leçons et courait le cachet. Cette détermination n'avait pas été sans affliger Faustine, mais rien n'avait pu ébranler la juste fierté du jeune homme. Toutefois il consacrait ses soirées à l'étude du contre-point et

de la fugue.

Durant plusieurs années il avait assidûment suivi le cours d'un professeur libre, très renommé parmi les ultra-wagnériens, réfractaires à l'enseignement classique du Conservatoire.

C'était un étrange personnage le maître Agérou Blondel, aujourd'hui vieillard presque septuagenaire, que ses espérances déçues, en dépit d'un réel mérite, avaient rendu bêteux, quinquex, hargneux.

Le pauvre homme! Tandis que générations sur générations de musiciens, venues bien après la sienne, se haussaient, parvenaient au succès, à la renommée, à la fortune, lui continuait à végéter obscurément dans une gêne trop voisine de la misère, n'ayant d'autres consolations de ses déboires qu'un petit groupe de ratés comme lui, faisant autour de lui cénacle, et surtout que son incommensurable orgueil.

Si déplaçant parfois que se montrait le vieux professeur, Charles Moureilles, pourtant, estimait son enseignement, aimait sa personne.

Voici qu'il le proclamait un grand homme incompris, un génie méconnu. — A continuer. — L'Agro Cure d'Ayer ne manque jamais de guérir les écorchures, et toutes les maladies misanthropiques. Cure infallible.